

**Lester, Normand, Le livre noir du Canada anglais, Montréal, Les Éditions Les Intouchables, 2001, 303 p.**

Philippe Quesnel

Folie et société au Québec, XIXe-XXe siècles  
Volume 10, Number 3, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060806ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060806ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique  
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Quesnel, P. (2002). Review of [Lester, Normand, Le livre noir du Canada anglais, Montréal, Les Éditions Les Intouchables, 2001, 303 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 10 (3), 212–214. <https://doi.org/10.7202/1060806ar>

significatif et surtout de la concision. En faisant court, on risque moins de s'emmêler.

YVES TREMBLAY  
*Ministère de la Défense nationale*

Lester, Normand, *Le livre noir du Canada anglais*, Montréal, Les Éditions Les Intouchables, 2001, 303 p.

L'encre est jetée. Une feuille d'érable souillée de sang, en page couverture, préfigure une écriture orageuse, menaçante et blessante. Normand Lester a signé avec *Le livre noir du Canada anglais* un ouvrage retentissant et controversé, ingrédients essentiels à la base d'un succès commercial. Ajoutons à cela la renommée d'un journaliste, remercié par la Société Radio-Canada et l'on obtient d'un livre, une vague déferlante dans toutes les bonnes librairies.

C'est avec une indicible émotion que M. Lester retrace l'histoire du Canada. « Je me souviens » est l'appel au cœur lancé à tous les peuples opprimés du Canada pour que les jours d'infamie soient gravés à jamais dans la conscience collective. L'objet de ce livre est clair : il est d'une part, la réponse originale de M. Lester aux *Minutes du patrimoine*, ces « gélules de propagande douce », écrit-il, et d'autre part, une réplique cinglante vis-à-vis les médias anglophones du Canada qui « rêvent d'une nouvelle bataille des plaines d'Abraham ». Entre l'épisode de la Conquête et la Seconde Guerre mondiale, ponctué de références à l'actualité, l'auteur cherche à montrer toute l'étendue de l'horreur anglaise. La leçon d'histoire savoure l'odieux et se délecte d'accabler les coupables. Les nombreuses citations, en marge du texte, semblent accroître l'effet de dénonciation ; nombre d'entre elles, en anglais, proviennent de la main des gens directement pourfendus. La structure de l'ouvrage propose un découpage chronologique défini en fonction d'une période particulièrement noire de l'histoire canadienne ; la quatrième section du livre, par exemple, s'intitule « Montréal 1849 : quand la *Gazette* appelle au soulèvement racial ». Ainsi, nous retiendrons de ce récit historique quelques idées directrices incontournables.

L'immuable dichotomie entre Français et Anglais est d'emblée néfaste et désastreuse pour la petite colonie du Canada lorsque les seconds s'emparent de la Nouvelle-France en 1763. La déportation des Acadiens, la guerre de Conquête, puis l'inimitié avec les nations amérindiennes relèvent de

procédés nazis, car ils font appel à la purification ethnique. Robert Monckton et Jeffrey Amherst, acclamés par des noms de rues ou de villes, sont relégués par Lester au rang de criminels de guerre. Au terme de la guerre de Sept-Ans, une première vague d'immigration anglaise essaime dans la « province of Quebec » des profiteurs et des trafiquants qui vont constituer dans les générations à venir, la caste économique dominante au Québec jusque dans les années 1970. L'arrivée des Loyalistes, à la suite de l'indépendance des États-Unis, renforce le noyau canadien anglais par un contingent d'individus conservateurs et bornés.

La première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par les débuts du parlementarisme ou de l'anti-démocratie des Anglais. L'Acte constitutionnel et l'Acte d'Union sont repris par Lester et il en ressort une vision paranoïaque des Anglais envers les Canadiens francophones, nouvellement constitués en Chambre d'assemblée. Alimentées par des organes de journaux impérialistes tels la *Montreal Gazette*, la haine et la méfiance des Anglais culminent en 1837-1838 lors des Rébellions et en 1849 lorsque le Parlement du Canada-Uni est incendié. Dans le premier événement, on notera que l'insurrection de 1837 n'était en fait « qu'une résistance improvisée à un coup de force que les Anglais préparaient depuis longtemps » (p. 91).

La pendaison de Louis Riel, la guerre des Boers et la crise de conscription de 1917 sont autant d'illustrations frappantes du profond antagonisme des deux grands peuples colonisateurs au Canada. Lester n'hésite pas un seul instant à qualifier John A. Macdonald d'assassin de la nation métisse et Wilfrid Laurier, son complice. La conviction souverainiste de Lester apparaît avec vigueur dans ce passage qu'on me permettra ici de citer: « L'assassinat légal de Riel, l'affaire des écoles du Manitoba, le traitement infligé à Mercier par le Canada anglais amenèrent beaucoup de jeunes Québécois à vomir le Canada en tant qu'incarnation morbide de l'impérialisme britannique et à réclamer la création d'un État national indépendant pour les Canadiens français » (p. 194). Au sujet de la Grande Guerre, Lester rappelle qu'en dépit du vote massif pour la conscription au Canada anglais, l'engouement de prêter main forte à George V est surtout venu de la part des Canadiens, britannique de naissance.

« On veut garder le Canada le plus blanc, le plus anglo-saxon, le plus nordique possible, toujours en recourant à des méthodes sournoises et détournées » (p. 232). Les germes de cette pensée canadienne-anglaise sont fébrilement ressassés par Lester: racisme, antisémitisme, orangisme, impérialisme, protestantisme définissent la supériorité anglo-saxonne, à l'orée du fascisme et du nazisme voudra-t-on dire parfois. Ainsi, pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement canadien décide-t-il d'appliquer la *Loi sur les mesures de guerre* sur les Japonais: les droits civils sont abrogés, mais

pis encore, quelques milliers de personnes sont dépouillées, internées et déportées, commémorant la destruction de l'Acadie française. *Le livre noir du Canada anglais* réserve peut-être son propos le plus troublant, à la toute fin, par la mise en accusation du Premier ministre canadien, William Lyon Mackenzie King et de son directeur des Services d'immigration, Frederick Blair. Le verdict est sérieux : ces deux hommes sont responsables de la mort de milliers de Juifs dans les camps de concentration nazis par une politique restrictive d'accueil des réfugiés, la pire de toutes les démocraties occidentales. Enfin, fait intéressant à savoir, Adrien Arcand, le chef du principal parti fasciste canadien d'avant-guerre, a été financé secrètement par Ottawa pour promouvoir l'élection des Conservateurs de Richard B. Bennett. Lester pousse plus loin son raisonnement en prenant Arcand comme pivot historique : «[...] les chefs fascistes anglophones étaient des individus ternes et sans relief. Ce ne sera pas la première fois qu'un parti politique canadien aura compté sur un leader charismatique en provenance du Québec pour prendre le pouvoir » (p. 261). Je laisse au lecteur l'exclusivité de l'épilogue...

À la lumière d'une lecture somme toute captivante, peut-on déclarer que l'ouvrage de Normand Lester est précieux ou pour mieux dire, qu'il constitue un apport important à la culture canadienne (toutes tendances confondues) ? En ma qualité d'historien, mon jugement est sans équivoque : *Le livre noir du Canada anglais* n'est pas recevable par son ton résolument provocateur. Ce que Lester écrit, c'est une condamnation unilatérale des Anglais dans le but évident de les humilier et de leur faire comprendre, avec insultes à l'appui, l'existence de deux histoires canadiennes et la viabilité du projet souverainiste québécois. Impatient, arrogant et triomphant, Lester a échoué dans une occasion unique de présenter **correctement** la véracité d'une histoire sombre. Il disposait d'une expérience professionnelle inestimable, d'un corpus documentaire solide et d'un rare courage, mais telle une tempête, il a tout fracassé sur son passage sans la moindre subtilité...

PHILIPPE QUESNEL  
UQÀM